



L'île des anamorphoses

version de Martine Constantin

Paris 2010

D'un coup de genoux, Robinson Ashe pousse la porte de la librairie *Le Palimpseste*, provoquant la surprise de lecteurs recueillis. Le mouvement semble rageur mais en réalité il n'a guère d'autre choix pour y pénétrer puisque ses deux mains sont occupées. Au bout de son bras tendu, sa main gauche brandit un livre ouvert sur lequel plane l'index vertical et accusateur de sa main droite comme si ce geste à lui seul pouvait rendre évident et son désarroi et l'outrage infligé à son auteur préféré.

– Regardez çà ! Un livre qui commence et ne continue pas... Des pages blanches au beau milieu des œuvres complètes de Borges !

Pas réellement blanches en vérité, plutôt veinées de coulures pâles qui forment par endroits quelques îlots où s'agglutinent, en perdition, des lettres indéchiffrables. Mais le libraire, un vieil homme au regard vert d'eau, si clair qu'il paraît transparent, ne juge pas approprié dans ces circonstances de lancer une polémique aussi risquée... Sa longue fréquentation des livres, des clients indécis et des auteurs susceptibles et, depuis ce matin, la cohorte des plaintes et des menaces des lecteurs l'ont instruit sur la vertu du silence. Il laisse placidement le lecteur poursuivre.

– Brûler les livres est depuis toujours la tâche des tyrans mais j'ignorais que les libraires pouvaient se rendre complices de l'effacement des textes !

Le jade soyeux et tendre des iris du libraire se durcit mais sa réponse reste courtoise.

– Je suis sincèrement désolé, Monsieur. Nous venons effectivement de recevoir un courrier des Éditions La Pléiade nous informant qu'une partie du tirage des *Œuvres Complètes* de Borges est défectueuse et doit être immédiatement retirée de la vente. C'est sans doute à la suite d'une malencontreuse erreur de brochage que certains feuillets de l'ouvrage ont été remplacés par des feuilles blanches. Bien évidemment, Monsieur, je m'engage à remplacer dans les meilleurs délais les exemplaires fautifs.

Au milieu des livres, le lecteur médusé ressemble à un naufragé. Les traits de son visage se diluent, sa main accrochée à son exemplaire, minuscule et dérisoire radeau, s'est immobilisée comme si le moindre déplacement du doigt sur les lignes absentes pouvait créer un nouveau cataclysme typographique.

*Buenos Aires 1974*

C'est au cours d'un long crépuscule d'été, au début des années 1970, que mon éditeur argentin me suggéra de penser à une édition complète de mes œuvres. J'éprouvais une sorte de soulagement à l'idée de pouvoir éliminer définitivement tant de feuilles noircies en vain pour ne garder que les pages décisives. Peut-être vis-je aussi dans ce projet une façon de me protéger de celles que plus tard quelque critique facétieux – ou ignorant – pourrait m'attribuer à tort ?

Me protéger ? Redouterais-je d'avoir à exister, après ma mort, dans les textes des autres, moi qui ai tant puisé dans ceux que je vénérais ? Je me souviens avoir évoqué dans *L'Aleph* l'existence d'une ancienne secte, vivant sur les bords du Danube, qui professait que l'histoire est un cercle et qu'il n'est rien qui n'ait déjà été et qui un jour ne sera. Peut-on appliquer à la littérature cette croyance des Annulaires ? Je l'ignore, mais il est fort probable en revanche que se trouvera un jour, dans les siècles à venir, quelqu'un pour prétendre que je suis l'auteur de nouvelles que je n'aurais fait que rêver.

Déjà certains colportent (mais c'est peu probable... bien que ce soit mon ami Bioy Casares qui m'ait narré l'anecdote en riant) qu'un auteur français mentionne dans l'un de ses romans l'existence d'une nouvelle qu'à ma connaissance je n'ai pas – encore ? – écrite... L'anecdote, assez réjouissante, nous a d'ailleurs, ce soir-là, conduits à polémiquer longuement sur la multiplication des points de vue et l'identité du narrateur. Convient-il d'employer la première ou la troisième personne ? J'étais en train de bâtir une nouvelle et une fois de plus me posais ces questions fondamentales. Face à mes hésitations, Bioy voulut que je la lui lise. Je refusai prétextant son inachèvement. *Imaginer un conte, c'est comme deviner une île. J'en vois les deux pointes, j'en connais le commencement et la fin. Ce qui arrive entre les deux extrêmes, je dois l'inventer.* Nous en restâmes là.

Dans les jours qui suivirent, pressé de mettre de l'ordre dans mes brouillons vertigineux, je donnai mon accord aux Éditions Emece. Réellement, je crois que j'ai trop écrit. Maria est de mon avis. Sans qu'elle ne le formule vraiment, je sais qu'elle pense que nous voici maintenant égarés au milieu des papiers comme sur une île aux contours indécis flottant sur un temps privé d'intention. Autour de nous, beaucoup d'ombres, peu de lumières.

La nuit qui suivit ma décision, j'ai beaucoup rêvé. C'est même sans doute cette nuit-là ou peut-être à l'aube (dormir n'est pas primordial pour rêver) que je fis le rêve de l'île, à



moins que ce ne fût celui de Maria qu'elle me raconta le lendemain, assise au milieu des chèvrefeuilles débordants, un livre ouvert sur les genoux. Maria laisse toujours les livres ouverts...

Peu importe aujourd'hui que ce soit moi ou Maria ou un autre encore qui ait fait le rêve... L'essentiel est que le rêveur soit remonté de la nuit escarpée. Moi, je m'enfonce chaque jour davantage parmi les ombres mais il m'arrive parfois d'en extraire quelques pépites fugaces et rayonnantes...

Là-bas (non daté)

Je vole comme on nage, dans une brasse aérienne douce et fluide. Je sens le vent glisser sous mon ventre, lisser mes joues. Mon corps est un passage traversé par l'espace et le temps. Si je devais utiliser une image pour qu'on me localise, je dirais que je suis dans les nuages ou que je réside dans le ciel. Pas le ciel des croyants évidemment, bourré d'explosifs et d'apparitions peu fréquentables. Le ciel des rêveurs, des poètes et des insurgés.

J'ai une mission (le mot est assez pédant j'en conviens mais c'est celui du rêve) dont je ne connais pas la nature exacte. M'a-t-elle été confiée en raison de mes antécédents ? J'en doute... Je n'étais dans ma vie antérieure – peut-être serait-il plus approprié de dire ma vie d'en bas... – qu'un obscur bibliothécaire aveuglé par les livres sur lesquels je posais parfois de barbares baisers faute de pouvoir les déchiffrer. Je conserve vaguement la mémoire de grandes pages blanches, pas réellement blanches en vérité, plutôt veinées de coulures pâles formant par endroits d'improbables archipels de signes. Je soupçonne tout de même que la sacoche de cuir fauve, bombée de lettres, que je porte autour du torse est en relation avec cette mission. Serais-je facteur des airs ?

Un observateur sans complaisance pourrait objecter que cette fonction excède mes compétences. Voire ! Certes, il n'est pas si facile de retrouver les destinataires oubliés – car rien ne doit rester *lettre morte* – ni d'être seul à planer dans le vide comme un oiseau qu'un peintre aurait rêvé. Mais de l'oiseau j'ai la couleur des cieux et le crépusculaire instinct qui s'affranchit des yeux. Et dans les rêves, seules des prunelles éteintes peuvent débusquer, par-delà les apparences et les trompe-l'œil, la passe où le moi se disperse pour devenir multiple et se jouer de la prison du temps.



Bien sûr je sais que je rêve. Comme je l'ai confié à Sabato au cours des longues conversations que nous eûmes au mois de mars 1975, il est fréquent que je commence à rêver en sachant en même temps que je me trouve dans mon lit ou assis à mon bureau. Tous les hommes font-ils la même expérience ? Cet insolite dédoublement m'incite à croire que le rêve veut me délivrer quelque chose, m'adresser un signal que je ne perçois pas à l'état de veille.

Alors je me laisse emporter. Au côté de frégates alternant veille et sommeil entre chaque battement d'ailes, je plane au-dessus de l'Atlantique qui empile dans de rauques fracas ses ardoises effilées aux arêtes d'écume.

Le ciel. L'océan. Et soudain, entre les deux, un œil d'or, oblongue : une île.

Je pique vers ce cyclope lumineux. La descente exige de moi un effort extraordinaire : au creux de chaque pli de nuage se cachent toutes les formes que peut prendre le doute.

Qu'ai-je découvert ?

Une île ? Pas exactement...

Un disque unique et multiple qui tantôt se contracte en un pâle croissant, tantôt s'allonge en un miroir tranchant. Ceinturé de salicornes translucides comme du jade, il résiste à la houle et aux courants en s'y abandonnant, disparaît puis se reforme. Un anneau mouvant impossible à cartographier durablement. Sa surface doit-elle être estimée à quelques kilomètres carrés : deux, sept ou quatorze ? Dans ce dernier cas, on pourrait risquer que, comme dans la bouche d'Astérior, ce nombre représente l'infini... Sur cette langue de sable, au milieu des épillets d'or des oyats, bougent aussi des gens. Il ne s'agit pas d'hallucinations ou d'images : j'ai affaire à des êtres réels, pour le moins aussi réels que moi. Leurs vêtements anachroniques révèlent des époques variées, mais leur comportement traduit des coutumes pacifiées et la maîtrise du temps : ils semblent vivre harmonieusement dans une superposition de présents simultanés.

En planant, je m'approche encore davantage de cette surprenante communauté. Fasciné par ma découverte, je cesse de m'interroger sur la nature de la réalité qui m'entoure, tout à l'ivresse de percevoir simultanément le monde des vivants et celui des morts. Ils se rendent mutuellement visite, s'étreignent, se déchirent, reprennent des conversations ou des œuvres jadis interrompues. Jadis, c'est une façon de dire, puisque qu'ici le temps n'est plus compté. Je distingue aussi nombreux, vivants, des personnages et parmi eux les miens qui ne semblent plus souffrir sur cette île de n'être que des fictions. Ici, au grand air, ces êtres de papier vivent la vie que je leur ai prêtée en me dispersant en eux.



Ils ont mes yeux, mes cicatrices, mon goût du rêve et des combats au couteau. Beaucoup fréquentent les bibliothèques. Tiens, y en a-t-il une sur l'île ?

Me voici maintenant tout près d'eux, à peine dissimulé par les minces roseaux. Il semblerait que les propriétés de ce banc de sable et de lumière se mouvant au gré de la houle et des courants se transmettent aux individus dont les frontières de l'identité deviennent poreuses, se déplacent, se défont, se recréent ou se superposent.

Voici justement apparaître, après le déferlement d'une longue vague, l'inconnu aux traits imprécis qui avait sonné à la porte de la rue Belgrano et qui en échange de quelques roupies et d'une bible avait reçu d'un paysan analphabète Le Livre des Livres. *Le livre de Sable. Parce que ni ce livre ni le sable n'ont de commencement ni de fin.*

Et puis je me vois *moi*, au milieu de l'île avec Maria qui me tient dans ses bras comme elle le fera plus tard à Genève lorsque s'effacera Borges, au milieu des chèvrefeuilles débordants, un livre ouvert sur les genoux...

Suis-je vraiment en train de rêver ? Bien sûr ! Mais alors vais-je savoir, lorsque je me réveillerai, retrouver cette île qui est le Livre ? Non ! Alors je dois mettre ce livre de sable en lieu sûr. Mais comment le cacher ? Où cacher un livre qui est le monde ? Saurai-je, si je le perds, modeler la matière vertigineuse des rêves ou dois-je accepter que ce rêve ne soit jamais écrit que pour être effacé ?

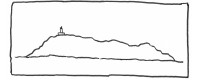
Genève 1986

Je me réveille à mon bureau, le corps brisé par une mauvaise position et tant de questions non résolues. Mes yeux s'ouvrent sur la nuit extérieure, mon esprit demeure dans la splendeur de l'île. J'ai encore fait le rêve. En réalité, je ne le quitte plus. Il est une alvéole dorée, l'hexagone protecteur des pétales de jonquilles ou d'un flocon de neige, le cœur du Livre qui comme le sable est poreux et multiple sans commencement ni fin. Je m'y repose enfin. *Je suis un peu fatigué d'être Borges, et après ma mort je serai peut-être quelqu'un, peut-être personne, mais j'espère n'être plus Borges.*

5

Paris 2010

Deux gouttes d'eau limpide déposées sur un parchemin griffé par des éclats de sable blanc. C'est ce que pense immédiatement Robinson quand il voit le regard pâle du vieux libraire lui désigner l'exemplaire qu'il avait mis de côté de la réédition des *Œuvres complètes* de Borges.



Robinson n'ose pas vérifier sous ce regard qui le trouble le contenu de l'ouvrage d'autant plus que le libraire lui tend un autre livre.

– Tenez ! Permettez-moi de vous offrir ce roman de Jean-Philippe Toussaint qui fait allusion à une nouvelle de Borges que personnellement je ne connais pas. J'ai vérifié, elle ne figure pas davantage dans l'ouvrage que vous emportez. *L'île des anamorphoses* ? Cela vous évoque-t-il quelque chose ?